

ARBORICULTURE.

Puceron du Pommier.—Remède.

Mr. le Rédacteur.

Pardonnez-moi si je viens si tardivement répondre à l'appel que vous m'avez fait, dans votre numéro du 23 ultimo, relativement à la culture des arbres. La raison en est que votre article portant en tête : *mouions mérinos*, ce n'est qu'en jetant par hasard, dernièrement, un nouveau coup d'œil sur ce numéro, que j'ai pu remarquer qu'il était question d'arboriculture et que j'y étais spécialement mis en cause.

La manière dont vous avez répondu aux questions de votre correspondant de Somerset, met hors de tout doute que vous auriez pu tout aussi bien résoudre les deux questions que vous me soumettez, mais pour ne pas vous désobliger et dans l'intérêt que je porte à la cause agricole en général et au succès de votre journal en particulier qui est, au dire de tous, ce qu'un véritable journal d'agriculture doit être, j'exposerai ici ce qu'une pratique de plusieurs années m'a permis d'ajouter à la théorie qu'on trouve consignée dans les auteurs sur ce sujet.

Les deux questions étaient celles-ci :

Connaissez-vous quelque remède contre les pucerons ?

De quelle manière doit-on greffer un pommier sauvageon ?

D'abord, comme il y a plusieurs insectes auxquels on donne indistinctement le nom de pucerons, entendons-nous sur celui que nous voulons désigner ici.

Le puceron du pommier (*aphis malii*) est un petit insecte oblong, vert ou verdâtre, presque transparent, très tendre, un peu plus petit qu'une graine de lin, qui appartient à l'ordre des hémiptères (punaises), c'est-à-dire que sa bouche est remplacée par une trompe au moyen de laquelle il suce le suc des plantes. Cette trompe au lieu de lui partir du sommet de la tête, lui naît du menton ou même de la poitrine, si tant est qu'il la porte toujours appuyée sur son ventre, entre ses pattes, lorsqu'il n'en fait pas usage. Un caractère distinctif du puceron est qu'il porte deux petites cornes sur son derrière, par lesquelles s'écoule une liqueur légèrement sucrée, dont les fourmis se montrent très friandes ; aussi voyons-nous d'ordinaire les fourmis abonder sur les plantes infectées de pucerons ; c'est ce qui avait porté Linné à les qualifier de vaches des fourmis, *formicarum vacra*. La plupart des pucerons demeurent aptères (sans ailes), il n'y a que les mâles qui s'en revêtent à une certaine époque, et encore la règle n'est pas générale pour tous. C'est sur les jeunes pousses des arbres

qu'on voit d'ordinaire les pucerons réunis, et souvent en telle quantité, qu'ils se pressent les uns sur les autres ; souvent aussi le revers des jeunes feuilles en recèle des quantités considérables. Ces endroits leur conviennent d'avantage sans doute, à raison de la facilité qu'ils y trouvent pour enfoncer leurs faibles trompes dans l'épiderme de ces parties encore peu consistentes. Il n'est pas rare de voir alors ces jeunes pousses arrêtées dans leur croissance, se noircir par l'effet de ce miellat que les pucerons exsudent par leurs cornes abdominales, montrer des feuilles crispées et pareillement noircies et laisser tomber, à demi formés, les fruits qu'elles pouvaient porter.

Maintenant, le remède à ce mal ? Il est des plus aisés et des plus efficaces. C'est d'écraser avec les doigts les pucerons dès qu'ils se montrent sur les jeunes pousses. Les pucerons sont encore plus tendres que les jeunes pousses des arbres, on peut presser ces dernières, entre le pouce et l'index suffisamment pour écraser les pucerons sans endommager les pousses. Une visite toutes les semaines ou tous les quinze jours aux arbres qu'on remarque particulièrement recherchés par les pucerons, suffit pour les en débarrasser ou du moins pour les diminuer de telle sorte que leurs dégâts ne seront plus appréciables. Car, qu'on veuille bien le remarquer, les pucerons sont dans un certain sens, les poux des plantes ; or les poux pour les plantes de même que pour les animaux, ne deviennent nuisibles que lorsqu'ils se montrent en quantité excessive.

Je viens de voir dans une revue de Belgique un nouveau spécifique contre les pucerons, inventé et préconisé par M. Cloëz, aide naturaliste au Muséum de Paris. D'après cet inventeur, ce remède agirait de plus préventivement, c'est-à-dire qu'une fois les branches et les feuilles d'une plante arrosées de ce liquide, c'en serait assez pour en écarter les pucerons pour toute la saison. Voici en quoi il consiste :

Prenez 10 grammes de *Quassia amara* en copeaux ; 20 grammes de graines de staphisagre (*Delphinium Staphisagria*) réduites en poudre ; faites bouillir dans trois pintes d'eau jusqu'à réduction de deux pintes, laissez refroidir, d'écantez ou passez à la chausse, et arrosez les plantes avec ce liquide au moyen d'une pompe, d'une seringue ou d'un arrosoir à pomme fine. Le liquide peut être employé sans épargne, vu que les ingrédients qui le composent ne coûtent que quelques sous.

A un autre jour la manière de greffer.

L'Abbé PROVANCHER.

Le Pommier.

GREFFE.

Les pommiers, parvenus à un pouce de diamètre, sont capables de recevoir un écurosson. Plus petits, l'opération est difficile. Dans un sol très fertile, il peut arriver que quelques pommiers arrivent à un pouce de diamètre dès le second été. Ordinairement les sujets n'obtiennent cette grosseur que la troisième année. Il n'est pas avantageux de persister à garder les retardataires, de quatre et même cinq ans. Presque toujours ces jeunes arbres sont déjà attaqués de maladies chroniques.

Les pommiers non écurossonnés ou greffés donnent des fruits sauvageons, très-utiles sans doute ; mais tellement inférieurs aux fruits des arbres francs, qu'il y aurait grande perte pour le producteur de l'arbre, s'il négligeait de greffer ou d'écurossonner les sujets.

La seconde sève monte dans les gros pommiers francs, à la même époque qu'elle monte dans les petits pommiers sauvageons. Celui qui veut écurossonner demande à un propriétaire de pommiers francs une petite branche d'un arbre franc ; on refuse rarement ce léger service. Cette branche doit être une tige de l'année. Chaque feuille de cette branche donne un écurosson. Pour avoir l'écurosson, on applique un couteau bien aiguisé à un pouce en bas de la feuille, on enlève l'écorce et environ une ligne du bois de la branche, faisant sortir le couteau à environ un demi pouce en haut de la feuille.

L'écurosson séparé de la branche, on enlève légèrement le peu de bois qui est sur l'écorce intérieure, il se recolle facilement. Le germe de l'écurosson demeure dans l'œil qui a produit la feuille. On coupe la feuille à quelques lignes de l'écorce. Ce travail fait, l'écurosson est prêt à être placé sur le jeune arbre sauvageon. L'écurosson doit être placé immédiatement sur le sujet. Si on le laissait sécher avant de le placer, le travaille serait perdu. La branche, dont les feuilles doivent donner des écurossons, peut demeurer plusieurs jours séparée de l'arbre qui l'a produite, pourvu qu'on la tienne dans un lieu frais, ou dans l'eau.

L'écurosson étant prêt, on choisit un sujet d'environ un pouce de diamètre. On choisit un endroit où l'écorce soit claire et lice à environ huit pouces du sol. On incise l'écorce sur une longueur d'environ deux pouces, on l'incise encore en croix sur une largeur d'environ un pouce. On enlève légèrement l'écorce aux quatre coins intérieurs de la croix. Il faut bien faire attention à ne pas ébouriffer les coins de l'écorce. On fend l'écorce légèrement afin de toucher au bois le moins qu'il est possible. On introduit l'écurosson entre les quatre coins soulevés pour cette fin. On appuie l'écurosson